

Article

« Remarques critiques sur *Hegel's Dialectic and its Criticism* par Michael Rosen »

Ernest Joós

Laval théologique et philosophique, vol. 42, n° 1, 1986, p. 105-108.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400220ar>

DOI: 10.7202/400220ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

REMARQUES CRITIQUES SUR *HEGEL'S DIALECTIC AND ITS CRITICISM* PAR MICHAEL ROSEN *

Ernest Joós

IL SERAIT présomptueux de prétendre qu'il est possible d'évaluer un ouvrage sur Hegel en quelques pages et de prononcer un jugement sur l'ensemble et les détails. Le plus qu'on puisse faire c'est de viser l'ensemble, l'orientation de l'œuvre et laisser au lecteur averti le soin de compléter ou de modifier cette opinion. Mais la question se pose à propos des lecteurs. Qui pourrait bien être lecteur d'un livre comme celui de Rosen ? Il faut le dire tout de suite au départ : peu d'étudiants profiteraient de cette lecture ; il serait même mieux qu'ils ne le lisent pas. Cet ouvrage est pratiquement inutile à ceux qui ne sont pas des « habitués » du Système hégélien. Et pour eux, c'est un exercice pénible. Quelle en est la raison ? Quand Rosen se réfère à un ouvrage récent et qu'il discute le point de vue de l'auteur comme dans le dernier chapitre où il dialogue avec le *Negative Dialectik* d'Adorno, cela passe encore. Mais les brèves remarques sur la métaphysique de Plotin et « the horrific example of the Parmenidian fallacy » (p. 148), ou la critique de Platon par Nietzsche, le tout réglé en quelques mots, nous laissent perplexes.

Mais revenons à l'ensemble, à l'orientation du livre. Ici nous pouvons procéder comme Rosen le fait lui-même — en utilisant un peu la méthode de l'herméneutique générale — la lecture de l'impensé de l'auteur, de ce qui n'est dit que par allusion. En effet, un auteur se trahit souvent mieux par ce qu'il met en exergue de son ouvrage ou de ses chapitres que par ce qu'il dit après. Rosen cite Lacan en tête de son premier chapitre — *The Interpretation of Philosophy*. Cette citation donne le ton de toute l'entreprise :

Lorsque nous entendons quelqu'un parler, notre oreille entend ce qu'il dit ; mais nous savons aussi entendre ce qu'il ne dit pas, et ce qu'il dit quand même.

* Michael ROSEN, *Hegel's Dialectic and its Criticism*, Cambridge University Press, 1982 ; paru en livre de poche en 1984 ; nos références renvoient à la pagination de l'édition de 1984.

C'est tellement vrai que nous l'appelons une *platitude*. Mais peut-être même quelque chose de pire : chacun entend ou bien ce qu'il *veut* entendre ou bien ce qu'il *peut* entendre. Car, en effet, entendre c'est comprendre, et comprendre c'est avoir et la disposition, et l'intuition (l'œil de l'esprit) qui ouvre l'horizon où apparaît le sens. Par disposition je veux dire une attitude généreuse qui permet à l'œuvre de se révéler. Quand j'invite la dialectique hégélienne à se conformer à des catégories qui ne sont pas les siennes, je ne peux que déformer la pensée de Hegel. Rosen commet cette lèse-majesté contre la pensée de Hegel quand il l'invite à rendre compte de ce qui n'a jamais été dit pour être démontré, — le présupposé. Or, ce présupposé chez Hegel dit que « le vrai est le tout » (*das Wahre ist das Ganze*). Mais Rosen en ignorant totalement les deux visages de la Raison — la Raison raisonnante et la Raison spéculative (ce que les anciens appelaient *intellectus*) — pose la question : « can Hegel's speculative dialectic be criticized rationally? » (p. 23) Il aurait dû répondre que *non*, mais cela aurait mis fin à son entreprise ; donc Rosen insiste et il prend un plaisir malin à interroger Hegel : « how this point of completion is obtained? », c'est-à-dire comment le vrai se réalise-t-il dans le système de Hegel et si nous y arrivons légitimement (*legitimately*) ou non (23). Bien entendu, ce point d'achèvement ne sera jamais atteint, donc nous ne serons jamais en mesure de critiquer Hegel. Rosen appelle cela le *post festum* paradoxe : et il en conclut que

to criticize Hegel is to claim that the system does not attain validly its point of completion. But to criticize from any point other than the point of completion violates a crucial presupposition of the system itself, namely, that only someone who has really attained its final point can perceive the rationality of its attainment. I shall call it the *post festum* paradox. (23-24)

Après une telle position du problème Hegel doit subir son sort :

Je m'engage maintenant — dit Rosen — à affirmer l'auto-développement de la Pensée elle-même. À mon avis, il n'en est rien ; l'hyperintuition, productrice de contenu est une pure fantaisie néo-platonicienne. Mais... c'est quelque chose que l'interprète n'arrive pas à démontrer. (179)

On peut ajouter dans l'esprit de Rosen que toute métaphysique, toute philosophie de point départ, c'est-à-dire toute philosophie qui a un présupposé — et quelle philosophie n'en a pas ! — est une pure fantaisie.

L'exemple de Rosen montre bien qu'on peut s'enfermer non seulement dans un présupposé d'où l'on ne sort que par une « hyperintuition, productrice de contenu », mais on peut tout aussi bien s'enfermer dans son rationalisme. En effet, le rationalisme univoque où les règles du jeu sont les mêmes qu'en logique est une prison bien pire qu'un rationalisme qui se repose sur un présupposé. Rosen reconnaît que Hegel en était conscient. Dans la *Science de la Logique* il parle d'une utilisation de la dialectique qu'il appelle « la philosophie formelle », c'est-à-dire le rationalisme, qui produit des « résultats négatifs » et qui aboutit au scepticisme. (*Gesch. der Phil.*, II, p. 62 et *Enz.* para. 81, cité par Rosen, p. 30-31).

Ce jugement de Hegel semble frapper Rosen lui-même pour les raisons suivantes. Bien qu'il rejette le rationalisme outré d'un Carnap ou d'un Quine comme inadéquat pour l'interprétation philosophique de Hegel, il reste lui-même rationaliste

en ce sens qu'il ne peut se réconcilier avec ce que j'appellerais le *fait philosophique*. Par ce terme je veux dire premièrement que tout point de départ est spéculatif et que la connaissance qu'on en tire est innée, c'est-à-dire immanente au présupposé; deuxièmement, il n'y a pas de dialectique scientifique, donc il est inutile de se référer aux philosophes de la science comme Kuhn et Feuerabend (33). Il y a science, et il y a philosophie, mais il n'y a pas de philosophie scientifique (*exact philosophy*).

N'étant pas une méthode scientifique la dialectique hégélienne ne peut pas être traînée devant le tribunal composé de Kuhn et de Popper. En répondant à ses critiques qui l'accusaient d'imprécision Gadamer se réfère à l'imprécision propre au langage philosophique. C'est cette imprécision même qui permet au langage philosophique de devenir une ouverture vers la totalité. C'est grâce à cette imprécision que le langage communique une connaissance universelle (*Weltwissen*). Pour donner un exemple approprié Gadamer cite la dialectique de Hegel. Il répond aussi indirectement à l'argument de Rosen quand il qualifie l'objection que Popper fait à la méthode hégélienne comme inapplicable à la dialectique. (cf. Gadamer, *Wahrheit und Methode*, p. 525 et note 1)

Bref, le point de départ détermine le point d'arrivée en philosophie. Pour cette raison toute critique qui procède par comparaison simple, comme le fait Rosen, en ignorant les présupposés qui gouvernent, par exemple, la pensée de Hegel, est invalide. Rosen finit ainsi par tomber dans son propre piège quand il oppose l'antinomie kantienne à la dialectique hégélienne (34).

N'ayant pas compris qu'un principe ou un présupposé n'a pas de démonstration, puisque toute démonstration se fait à l'aide des principes ou des présupposés, il accuse Hegel de ne pas fournir une objection raisonnée (*reasoned objection*) contre l'antinomie kantienne (35). Or, Hegel rejette le *présupposé* kantien, car il ne s'accorde pas avec le sien — le vrai est le tout. La totalité renferme affirmation et négation et leur subsomption (*Aufhebung*). Chez Hegel la contradiction est au cœur du réel, tandis que l'antinomie kantienne a son origine dans une attitude mentale face à la réalité; donc l'antinomie ne peut pas avoir une *Aufhebung*.

Bien entendu, Rosen finit par accuser Hegel « d'opérer à l'intérieur d'un cercle vicieux » (40). La philosophie est un cercle vicieux, car pour apprendre, il faut déjà savoir; ce qu'on cherche, on le désire déjà; la négation présuppose l'affirmation; finalement, ne parle-t-on pas du cercle herméneutique?

Pour interpréter un texte comme celui de Hegel, il devrait être possible de dépasser le rationalisme. On pourrait penser que c'est la raison pour laquelle Rosen fait précéder son analyse de la dialectique par un chapitre sur l'interprétation. Ces réflexions sur l'interprétation nous apprennent que l'interprétation est un don (*craft*; p. 20: *Interpretation as Craft*). Pour renforcer son argument l'auteur nous rappelle ce que nous savions depuis très longtemps — sans être capable d'en donner la raison — qu'il n'y a pas nécessairement une ligne de démarcation nette entre « *grasp or lack of grasp* », entre *saisir ou rater* le sens d'un concept philosophique. On nous dit également que les notions de « soi », de « loi », de « jeu » sont ouvertes (*open-textured*), qu'elles n'ont pas une limite bien déterminée et que leur application n'est pas gouvernée par un seul principe. L'auteur nous apprend aussi que la « complexité

des principes philosophiques se résume dans l'analogie entre explication et enseignement » (19). Bref, ceux qui pratiquent l'interprétation devraient faire preuve d'une adresse, d'une habileté où le rationalisme est dépassé. Mais chez Rosen, le rationalisme n'est pas dépassé. Le terme de Raison reste univoque. C'est ainsi qu'il arrive à une conclusion aussi dévastatrice que celle-ci :

Mon jugement négatif ne veut point suggérer que j'ai peu d'égard pour l'habileté philosophique de Hegel. Au contraire, il possède, et au plus haut degré, deux des trois vertus cardinales de la philosophie : il est *rigoureux* et il est *original*. Mais il a tort, et ces vertus mêmes sont les garants qu'il erre complètement et conséquemment. (179)

Si « Hegel erre constamment et conséquemment » Rosen fait de même, et chacun selon son présupposé. Des exemples ne manquent pas. Quand Rosen demande à Hegel de prouver l'effet positif de « determinate negation » il cite un passage de la *Phénoménologie de l'esprit* et il note : « But clearly such an argument from determinate negation is less than a sort of *presuppositionless* derivation of determinate negation one might hope for. » (41 ; c'est nous qui soulignons.) Mais c'est certain. Hegel n'a jamais voulu faire une philosophie sans présupposé. Il savait très bien qu'une telle chose n'existe pas. Donc Rosen perd son temps à presser Hegel de fournir des explications ou des démonstrations de ses présupposés. Son insistance devient même agaçante (42) tant cette idée domine son interprétation.

Ce qui entoure les critiques de la dialectique reste l'exposé de la pensée de Hegel, je dirais même l'exposé conventionnel (cf. p. 42-47, puis chapitre 3, *The Dialectical Movement*) parsemé de remarques qui confirment notre critique : l'auteur veut arracher à Hegel une preuve qui convaincrerait le sceptique — et le sceptique c'est Rosen lui-même, un sceptique conventionnel à la Hume qu'on ne pourrait convaincre de rien : « Clearly, the resolute sceptic cannot be provided in advance with compelling grounds. » (45) Toutefois, c'est encore la meilleure partie du texte et aussi la plus utile à ceux qui cherchent à comprendre le mouvement de la pensée hégélienne. Ici l'argument suit de près Hegel. L'auteur présente bien l'acheminement de la Pensée qui se révèle sans inférence (74-75). Hegel dit : « Only upon this self-constructing path, I maintain, is philosophy capable of being objective and demonstrated Science. » (*Wissenschaft der Logik*, p. 7, cité par Rosen, p. 76.) Rosen aurait dû retenir cet avertissement. Du moment où l'on rejette un présupposé pour le remplacer par un autre, on rejette une philosophie et on la remplace par une autre. Dans notre cas, Rosen rejette la philosophie spéculative et il opte pour un rationalisme sans présupposé qui ne peut aboutir qu'à un scepticisme. En effet, Rosen rejette Hegel en bloc et la conclusion suit de cette prise de position : « Hegel's dialectic does not provide a *method* by which we can turn what is simple into something which is complex. » Évidemment, dans la dialectique de Hegel la Pensée se nourrit d'elle-même : « The dialectical method is "the consciousness of the form of the inner self-movement of the content" (W.D.L., I, p. 35) — nothing more, nothing less. » (91)

Quand Rosen se demande finalement pourquoi lire encore Hegel s'il n'en reste aucune valeur philosophique intrinsèque (179), il offre trois réponses. Mais ayant rejeté ses raisons de critiquer Hegel, comment pourrions-nous encore accepter ses raisons de le lire ?